DÉBAT

Notes prises par ***Romaric Servajean-Hilst***
École polytechnique

Réponse de Charles-Clemens Rüling à Hervé Dumez : Je suis d'accord avec cette analyse portant sur la multiplication des risques. En même temps, mon optimisme me porte à penser que, comme les artistes se plient à une forme rigide pour créer, nous pouvons être créatifs en recherche en nous pliant à une forme qui nous est imposée par la communauté scientifique dominante qui est celle des États-Unis. Pour moi, à titre personnel, la forme qu'on nous propose est une aide et facilite la pensée. Elle m'évite incertitudes et stress, et facilite sans doute ainsi la pensée. Il est illusoire de croire qu'avant les revues américaines, il n'y avait pas de normes. En sociologie par exemple, il y avait le phénomène des écoles de pensée relativement fermées.

Concernant le bricolage, on peut évidemment se référer à Levi Strauss à propos des sciences du concret. Le bricoleur cherche à créer quelque chose en s'appuyant sur l'existant. Mais il reste solitaire. Or la science est une entreprise collective, avec un minimum de normes d'interfaces collectives qui permettent de faciliter les échanges.

Enfin, il existe déjà des rubriques ouvertes à des formes différentes. C'est le cas de *Cross-roads* pour *Organization Science*, par exemple.

Réponse d'Hervé Dumez : Je suis très sensible à la question de la forme, au point d'avoir écrit dans le *Libellio* (Dumez, 2011) un article sur l'alexandrin chez Corneille, intitulé « puissance de la forme ». La question pour moi consiste à comprendre pourquoi une forme rigide comme l'est l'alexandrin classique a été une telle source de créativité, et pourquoi la forme qui nous est aujourd'hui imposée en science est mortifère pour la pensée. Quand je fais lire un de mes papiers à des collègues américains, ils m'expliquent que ce que j'écris n'est pas de la science. Pour eux, la science ne peut s'écrire que dans la forme qui est la leur. Le champ scientifique est structuré politiquement, par des rapports de force. On est dans du Bourdieu pur (et c'est un élève de Boudon qui le dit…). C'est le cas pour *Cross-roads* : ce qui m'en a été dit est qu'on n'avait aucune chance de pouvoir publier dans cette rubrique un papier si l'on n'y a pas été invité par le rédacteur en chef d'*Organization Science*. Les revues sont accablées de papiers à évaluer. Le plus facile est d'opérer un premier tri accéléré sur la forme. Tout ce qui n'est pas aux normes est d'emblée éliminé.

Jean-François Chanlat : Les grands travaux en recherche qualitative sont des livres, parce que seul le livre permet d'exposer finement le contexte. Derrière notre débat, il y a un écrasement de la forme d'écriture qu'est l'ouvrage. Encore une fois, les grands auteurs les plus cités se sont fait connaître par des ouvrages et non des articles. Aujourd'hui, un jeune chercheur doit publier le plus vite possible des articles, et en nombre. Il faut réenchanter la forme livre. L'autre point est la langue. La forme est la langue. Passer d'une langue à l'autre, c'est passer d'une forme à l'autre. Et on peut changer la vision qui est donnée par l'auteur au travers de la traduction.

On est aujourd'hui entré dans la taylorisation fixée par les revues, on coupe la pensée en petits bouts. C'est un suicide intellectuel.

Lionel Gareau : Il serait intéressant, lors des prochains colloques AIMS, d'avoir des présentations et des discussions de livres importants pour notre champ.

Sébastien Liarte : Lire des livres est un très gros travail. Comment fera-t-on ? Par ailleurs, comment évaluera-t-on les livres ? Comment insèrera-t-on un débat sur des livres, qui réclame beaucoup de temps, dans la conférence ?

Charles-Clemens Rüling : Ni Weber ni Parsons n'ont écrit en sciences de gestion. Je refuse l'idée que ce qui est écrit dans un article n'a pas de valeur. Aujourd'hui, le travail pour un article de 20.000 mots est le même que pour un livre de 150 pages. J'aime bien les livres mais qui les lit en entier, qui les cite ? Le format de l'article permet de faciliter le partage, la lecture. Sur la question de la langue, on est dans un processus de création d'un anglais académique international. Pour moi, le problème auquel nous faisons face se situe ailleurs : en sciences naturelles par exemple, le plus souvent, on mesure et on publie ses résultats. Chez nous en gestion, il y a cette obligation supplémentaire de contribution théorique. Cela existe dans très peu de sciences sociales. Cet impératif de la contribution *théorique* qui n'existe pas non plus dans d'autres domaines des sciences sociales humaines, plus ouvertes aux approches descriptives et monographiques. Cet impératif de la contribution théorique au détriment de la compréhension empirique fait à mon avis plus de dégâts que la langue anglaise.

Hervé Dumez : La question des livres ne se pose pas pour moi mais pour mes doctorants. Il y a une dizaine d'années, mon idéal était que des doctorants publient un livre à partir de leur thèse. Aujourd'hui, s'ils veulent trouver un poste et continuer à faire de la recherche, mes doctorants doivent publier des articles, dans des revues bien classées, donc de langue anglaise. Mieux vaudrait dire, dans une forme américaine, parce que j'ai l'impression que les anglais ont autant de difficulté que nous pour publier dans des supports américains. Ce n'est donc pas une question de langue au sens strict. Il s'agit d'une manière de penser, ce qui est bien plus grave. Les chercheurs français en économie réussissent à publier dans les très grandes revues américaines, mais parce qu'ils sont devenus complètement américains. Les suédois, eux, réussissent à rester suédois tout en étant reconnus par les Américains. Je pense que c'est de leur exemple qu'il faudrait s'inspirer. Une précision, néanmoins : je ne veux aucunement dire ici que ce qui se fait aux États-Unis n'a aucun intérêt scientifique. Il y a d'excellents articles, que je serais personnellement fier d'avoir écrits. Par contre, ce que je veux dire est qu'il y a une masse d'articles dans ces revues qui n'ont pour moi aucune qualité scientifique. Certains articles de l'*Academy of Management Review*, par exemple, comportent une revue de littérature superbe, que je serais incapable de composer, parce que c'est un exercice technique sophistiqué, mais n'ont rigoureusement aucun intérêt.

Jean-François Chanlat : Encore une fois, le problème est l'accent excessif mis sur les revues. L'ouvrage est une forme de production scientifique très importante et à revaloriser. Mettre une recherche de 5 ans dans un ou 3 articles est un gros travail. Je confirme par ailleurs ce qu'a dit Hervé Dumez : j'ai connu des collègues anglais qui avaient un anglais trop sophistiqué pour être acceptés dans une revue américaine.

Charles-Clemens Rüring : Je pense que l'anglais nous permet malgré tout de nous fédérer. Et il ne faut pas exagérer : le nombre des revues rend possible une grande variété de productions scientifiques.

Jean-Philippe Denis : Est-ce que le premier problème aujourd'hui n'est pas que le temps de réaction des revues (évaluation par les pairs, publication) interdit certaines questions : n'arrive-t-on pas trop tard quand on est publié dans une revue ?

Comment cela s'intègre-t-il dans la réflexion sur la normalisation ? Comment les revues vont-elles se saisir des réseaux sociaux et de l'open access ? En a-t-on une idée ?

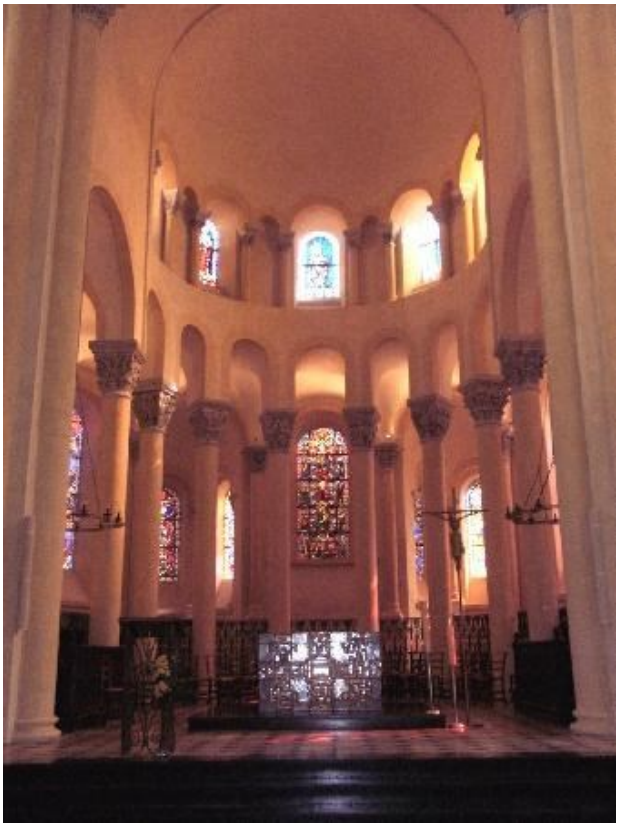
Charles-Clemens Rüling : L'obsolescence des articles et des sujets varie beaucoup selon les revues. Sur la recherche qualitative, le papier qu'on soumet ne va pas être publié tel quel. La révision est un processus d'amélioration et de réflexion sur notre travail de recherche, à travers l'engagement du dialogue avec les *reviewers*. Ceci correspond à un travail d'édition « classique ». Par ailleurs, je crois que le travail d'acceptation d'un papier commence avant la soumission. Il y a un travail de socialisation par la présentation du papier dans des séminaires, des colloques. Quand on envoie le papier, il faut ajouter une lettre qui explique pourquoi on a soumis et ce qui fait l'originalité du papier. Avant l'envoi on doit avoir une idée sur la façon de faire, de cadrer les choses.

Hervé Dumez : La régulation de la production scientifique est un système de freins et contrepoids (*checks and balances*, puisqu'ici l'américain est la référence). Il ne faut pas aller trop vite et se laisser aller à la mode. Pour le coup les revues scientifiques jouent ce rôle de freins et contrepoids. Le temps du processus de publication est aussi le temps de la maturation qui permet de progresser. J'espère que l'électronique ne va pas changer ce temps de maturation.

Jean-Philippe Denis : Ce n'est pas l'article qui mûrit, c'est le chercheur…

Hervé Dumez : On rejoint ici le débat entre thèse classique *versus* thèse par articles. La maturation du jeune chercheur est plus forte dans le cas d'une thèse classique.

Frédéric Le Roy : Je suis rentré dans la carrière, comme tous les gens de ma génération, en me disant que je ne serais pas payé cher mais qu'au moins je serais libre. Aujourd'hui il y a plus d'argent et moins de liberté. Tout se passe comme s'il fallait choisir entre une vie d'artiste et un processus de normalisation, surtout dans les écoles.



Notre Dame du Port, Clermont-Ferrand

Hervé Dumez : Quand j'étais en thèse, j'allais écouter Foucault au Collège de France tous les mercredis matins. Maintenant je lis dans les grandes revues américaines des auteurs qui n'ont rien compris à Foucault, mais qui, si je soumettais un papier, en tant que *reviewers*, m'expliqueraient que je suis à côté de la plaque, étant en désaccord avec ce qui est publié dans les meilleures revues. Mes doctorants doivent publier dans ces revues : je ne peux que leur conseiller de citer ce qui s'y dit, aussi absurde que cela puisse être, plutôt que de lire vraiment Foucault.

Jean-François Chanlat : Il y a une bulle spéculative sur le nombre de revues. L'AIMS peut être un

moteur permettant un espace de réflexion original, différent. Mais il faut savoir se respecter. On se sous-estime parfois. Il faut aussi revaloriser des travaux dans d'autres langues que l'anglais.

Référence

Dumez Hervé (2011) "Puissance de la forme", *Le Libellio d'Aegis,* vol. 7, n° 4, pp. 59-64